

Hommage à Alfred Métraux

Claude Lévi-Strauss, Claude Tardits, Georges Henri Rivière, Jean Jamin, Roger Bastide

Citer ce document / Cite this document :

Lévi-Strauss Claude, Tardits Claude, Rivière Georges Henri, Jamin Jean, Bastide Roger. Hommage à Alfred Métraux. In: L'Homme, 1964, tome 4 n°2. pp. 5-19;

https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1964_num_4_2_366639

Ressources associées :

Alfred Métraux

Fichier pdf généré le 21/11/2018

HOMMAGE A ALFRED MÉTRAUX

Le 17 juin 1963, pour honorer la mémoire d'Alfred Métraux, une réunion fut organisée sous la présidence de M. René Maheu, directeur général de l'Unesco. Priront notamment la parole MM. Claude Lévi-Strauss, professeur au Collège de France, Roger Bastide, professeur à la Sorbonne, Georges-Henri Rivière, conservateur en chef du Musée national des Arts et Traditions populaires, Michel Leiris, maître de recherches au C.N.R.S. et Claude Tardits, secrétaire général de l'Institut d'Ethnologie. Nous reproduisons ici le texte de leurs allocutions.

ALLOCUTION DE M. CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Il fut dit autrefois qu'on doit laisser les morts ensevelir les morts. Des circonstances comme celles qui nous réunissent ce soir font saisir tout ce que ce précepte antique exprime d'inéluctable vérité. Car c'est moins la mort d'un autre que nous ressentons lors d'un deuil, que la disparition de lambeaux de nous-mêmes, et qu'il a emportés avec lui. Tant il est vrai que chacun de nous n'existe que comme un point dans un système de références qui se démantèle avec les ans, dans le réseau des rapports qui l'unissent aux autres et nous donne un être provisoire, déchiré par chaque rupture de ces ancrs qui nous retenaient à ceux que nous perdons.

Si cela est vrai de chaque disparition, combien l'est-ce davantage pour moi-même, dans le cas particulier où nous nous trouvons.

Tant de hasards, au cours des vingt-cinq dernières années, ont fait converger l'une vers l'autre l'existence de Métraux et la mienne que, par moments, il semblait que ces rapprochements fussent mystérieusement orchestrés, depuis le jour déjà lointain — c'était, si je ne me trompe, tout au début de 1939, au Brésil — alors

que je revenais d'une année de séjour parmi les Indiens de l'intérieur et que lui-même m'avertissait que, pendant quelques heures, il ferait brièvement escale à Santos, et que nous pourrions faire enfin connaissance... J'étais descendu l'attendre sur le quai, et, pendant le loisir que nous offrait le chargement ou le déchargement du bateau, un taxi nous conduisit jusqu'à des plages désertes, mais qui étaient, pour nous, encore hantées par l'ombre de ces Indiens auprès de qui vécurent Jean de Léry et Hans Staden, et dont Métraux fut l'inoubliable historien. Puis, après la tourmente de la guerre et de l'occupation, au moment même où, peu après qu'il s'établissait aux États-Unis de façon durable comme membre du *Bureau of American Ethnology*, j'arrivai moi-même à New York, sauvé de terribles menaces, en grande partie grâce à lui ajouterai-je, ne pouvant omettre ici de rappeler le zèle qu'il déploya pour qu'une occasion me fût offerte d'échapper à l'occupant. Pendant quelques années, lui à Washington, moi à New York, nous menâmes des vies parallèles éclairées par les visites que nous nous rendions mutuellement. Mon atelier de *Greenwich Village* servit souvent à notre existence de collégiens montés en graine. Je lui cédaï mon lit, je reprenais le sac de couchage des expéditions, et nous faisions ensemble notre cuisine.

Au moment où il devenait fonctionnaire international à l'Organisation des Nations Unies, en 1946 et toujours à New York, j'entrais moi-même, à New York également, dans le service diplomatique. Quand je le quittais deux ans après pour retourner à Paris, il ne tardait pas à venir s'y installer comme fonctionnaire de l'Unesco. Et ainsi, notre intimité durait et se renforçait autour des pot-au-feu hebdomadaires qui lui rappelaient sa jeunesse, jusqu'à ce qu'enfin nos vies parussent s'associer définitivement dans cette École des Hautes Études à laquelle nous appartenions l'un et l'autre et où j'espérais mener avec lui le travail américaniste.

Ce sont là des souvenirs que je m'excuse d'avoir brièvement évoqués, et qui me font considérer avec une très profonde émotion les détails de la carrière et de l'œuvre de Métraux. Comme dans sa personne, il y eut dans sa vie quelque chose de joyeux, de primesautier, d'avidement gourmand, qui frappe dès les premiers débuts. Passé maître à peine formé, ce jeune chercheur ne peut se contenter d'une seule direction, d'un seul type d'études. Tout à la fois, il rassemble dans le bouquet de ses prédilections et de ses succès l'École des Chartes, la Section des Sciences religieuses de l'École pratique des Hautes Études, et l'École des Langues orientales. De même que, au commencement de sa carrière, allaient se trouver rassemblées dans un même *cursus honorum* et sa Suisse natale, et l'Argentine où il fit ses premières armes, et la Suède où il rédigea ses premiers ouvrages, et la France qui lui donna sa consécration d'ethnologue.

Son œuvre d'américaniste, qui est celle qui me touche de plus près, s'épanouit pareillement en gerbe, puisqu'elle se déploie tout de suite dans les directions les plus variées : l'archéologie, le dépouillement et la publication d'archives, l'ethno-

graphie de terrain. Il en est de même pour son œuvre polynésienne, qui aussi brève qu'elle ait été, n'a pu consentir à se laisser restreindre à une seule île, une seule société : autour de l'île de Pâques, elle rassemble des recherches sur l'archipel des Gambiers et, plus particulièrement, le passé de Mangareva. Et voici Métraux tourné vers l'Afrique... Pour ne parler que de l'Amérique du Sud, qui fut son amour le plus constant, quelle diversité de dons, quelle riche curiosité lui furent-elles nécessaires, pour qu'il les dirigeât, parfois presque simultanément, sur Haïti et les autres Antilles, les Guyanes, l'Amazonie, le Brésil central, le plateau andin (qu'il soit péruvien ou bolivien), le Chaco, et le Mexique !

Dans cette œuvre, plusieurs choses frappent : d'abord, une richesse d'expérience telle qu'aucun ethnologue n'en a probablement possédée de semblable. Nul n'a totalisé une pareille masse de « vécu ethnographique ». Ensuite, l'étendue de son savoir : non seulement de ce qu'il avait lui-même vu et connu, mais un savoir nourri de la masse prodigieuse des ouvrages qu'il avait lus et souvent découverts. En troisième lieu, la multiplicité des perspectives sous lesquelles il envisageait tous les problèmes.

Mais, me semble-t-il, en dépit de sa diversité, il y a, dans l'œuvre de Métraux, une fidélité à certains thèmes et à certaines règles, que je tenterai brièvement de dégager.

D'abord, Alfred Métraux fut l'homme qui a toujours voulu prendre l'ethnographie au sérieux, qui a inlassablement protégé notre science, et les indigènes eux-mêmes, contre les fantaisies parfois dangereuses des esthètes et des théoriciens. Ensuite, il a voulu et il a su assigner à l'ethnologie ses véritables dimensions, voir en elle une science humaine dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire s'appuyant sur des disciplines aussi traditionnelles que la paléographie, l'archéologie, la philologie et l'histoire, et qui doit tout de même — et c'est son originalité — se revigorer constamment dans l'expérience du terrain.

A tous les niveaux et sur tous les plans, il a tenu à appliquer et à nous enseigner une méthode critique rigoureuse. Si je compare deux ouvrages fort éloignés par le temps, puisque vingt-cinq années séparent leur publication — son *Ile de Pâques* et son récent ouvrage sur *Les Incas* —, je suis frappé de voir à quel point la méthode pratiquée est la même ; d'abord, s'entourer de tout l'appareil critique, de toute la masse des informations disponibles, l'analyser, la dépouiller, la discuter, la classer, l'exploiter ; ensuite vivifier tout cela par l'expérience du terrain, et ne jamais céder aux complaisances de l'imagination, trop encline aux reconstructions fantaisistes... Il y avait donc en lui, ce rare alliage d'un immense savoir théorique et d'un solide sens pratique. Nous le regardions comme le préposé à notre savoir — car nous avons constamment recours à lui pour nous instruire — mais aussi, comme une sorte de délégué à notre hygiène mentale.

Pour mesurer pleinement l'étendue de la perte qui nous afflige, il faudrait sans doute concevoir quelque cataclysme s'abattant sur l'Amérique du Sud et

les autres contrées exotiques, d'où résulterait la destruction des dernières populations indigènes qui subsistent encore çà et là. Mais, aux yeux de la science, une telle catastrophe serait-elle même aussi grave, par ses conséquences, que celle que sa mort a entraînée ? Tant de ces populations n'existaient presque plus que dans sa mémoire et dans son savoir ; avec lui, des tribus entières, des civilisations vénérables, s'oblitérent et disparaissent de la surface de la terre.

Nous-mêmes ressentons cette perte de façon plus directe encore, car depuis qu'il était entré dans cette École pratique des Hautes Études dont il fut d'abord élève — et qu'aurait tenu à représenter ce soir, si la maladie ne l'en avait empêché, mon collègue Fernand Braudel, président de la VI^e section, qui m'a autorisé à parler aussi en son nom — nous espérons pouvoir tous ensemble, mais surtout grâce à lui, donner un nouveau départ aux études américanistes, qui ont pendant si longtemps fait la gloire de notre pays. Qu'il ne soit plus là pour le faire avec nous, nous atteint plus profondément, plus durablement que je ne pourrais le dire. Et ce qui aggrave encore notre désolation, c'est de penser qu'il n'aurait peut-être pas surestimé la mort s'il n'avait injustement sous-estimé son œuvre, et qu'il nous a quittés sur ce double malentendu.

ALLOCUTION DE M. ROGER BASTIDE

Le drame de tout ethnologue est le même que le drame de tout être humain, mais multiplié encore par le fait qu'il entre en contact avec des civilisations très différentes de la nôtre, c'est votre drame, c'est le mien, c'est celui que Métraux a senti avec une intensité particulière : le sentiment tragique de notre insularité. Et c'est parce que Métraux l'a senti que, inlassablement, ici, à l'Unesco, il a lutté contre toutes les barrières de races, de couleurs, de classes, d'ethnies, de cultures, de façon à réaliser, sinon peut-être la communion, tout au moins la coopération fraternelle des hommes, quelle que soit la couleur de leur peau et quelle que soit leur origine. Et c'est pourquoi aussi, comme savant, comme ethnologue, il a cherché, avec la même passion, à jeter des ponts entre les civilisations différentes. Je l'ai vu travailler un moment, sur le terrain, au Brésil, parmi les Noirs, et je puis porter ce témoignage qu'il avait réalisé justement ce qu'il désirait : briser, partout où il passait, les barrières des préjugés et des égoïsmes pour participer intimement à la vie des gens avec qui il travaillait et qu'il aimait profondément.

Vous avez voulu associer l'ethnologie religieuse à cette manifestation, et je crois que c'est très compréhensible. Si Métraux était un ethnologue complet, s'intéressant aussi bien aux techniques matérielles qu'aux domaines de l'organisation sociale, aux mythes ou aux rites religieux, il n'en reste pas moins, je crois,



ALFRED MÉTRAUX
1902-1963

7/5/63

)
/

que chez lui la préoccupation religieuse a été fondamentale, qu'elle a pris une place de plus en plus importante dans ses recherches et dans son œuvre, et cela se comprend facilement. Si l'homme s'exprime dans chacun de ses gestes, aussi bien dans le geste de semer que dans celui de couper un tronc d'arbre, il ne révèle tout de même, dans ces gestes quotidiens, qu'une partie de sa personnalité, tandis que dans l'expérience que l'homme fait du sacré, il manifeste son essence profonde. Il essaie à la fois de réaliser, dans cette union avec le surnaturel, une manifestation complète de l'humain, et de trouver une solution aux tensions et aux problèmes qui le troublent. C'est pour cette raison que Métraux a été amené à centrer de plus en plus ses préoccupations sur l'ethnologie religieuse. Le Tupi et le Guarani qui vont en dansant, à la recherche de la terre sans mal, le Haïtien qui se fait posséder par ses dieux, les Vaudou, au rythme nocturne des tambours africains, le Chaman qui va se battre au chevet d'un malade contre l'esprit du mal pour lui arracher l'âme que cet esprit a volée et la réintroduire dans le corps du patient pour le guérir, le prêtre inca qui prie le dieu suprême pour qu'il accorde la pluie et lui présente la misère des paysans pour qu'il la prenne en compassion, tous ces Indiens, tous ces Noirs, expriment dans leurs prières, dans leurs rites, dans leur quête du divin, à la fois la société dont ils font partie, et en même temps, le *verso* secret de cette société : les espoirs et les rêves de l'humanité.

C'est la raison pour laquelle Métraux est allé de plus en plus vers l'étude de ce secteur, de ce domaine privilégié de la connaissance humaine. Mais je m'aperçois en vous parlant que je parle de Métraux comme s'il était mort. Je m'en excuse, car si cette cérémonie était une cérémonie de séparation, une cérémonie simplement d'hommage à un disparu, tout comme on jette un dernier bouquet de fleurs d'une main pieuse sur une tombe, je ne serais certainement pas ici. Ici, je viens témoigner que Métraux est vivant. Il a pu nous quitter charnellement, mais en même temps, par le tragique même et l'imprévu de sa mort, il a vaincu d'autres barrières, il a triomphé d'autres insularités, il a pénétré encore plus profondément au-dedans de nous, au-dedans de ses amis, au-dedans de ses élèves — j'en ai vu plusieurs dans cette salle — au-dedans de vous tous qui êtes ses lecteurs. Il mène maintenant une nouvelle vie sans doute, mais il continue, car le travail qu'il a commencé n'est pas fini. Cette quête de la communion ou de la collaboration des hommes qu'il a commencée, il faut l'achever, et vous pouvez être certains, Madame et Monsieur Métraux, que nous poursuivrons son œuvre et que, jusqu'au moment où nous irons nous aussi le rejoindre, à force de fidélité d'amour, notre ami Métraux continuera, au-dedans de chacun de nous, la nouvelle vie, spirituelle certes, mais aussi féconde que l'autre, sinon plus, qu'il lui est donné désormais de vivre.

ALLOCUTION DE M. GEORGES-HENRI RIVIÈRE

Nous nous sommes connus en 1928. Entre cette date déjà lointaine et le drame de ces derniers mois, nos relations furent tantôt intenses, tantôt espacées, mais une affection profonde ne cessa jamais de nous lier.

De cette très longue période, je détache à dessein trois épisodes. Comme bien d'autres pourraient le faire, mais avec une force particulière, ils témoignent de l'importance des interventions de Métraux dans ma vie, de son influence sur mon esprit, de ma dette à son égard.

1928, l'année de notre première rencontre. Encouragé par Georges Salles, j'ai à conduire la préparation d'une exposition sur les arts anciens d'Amérique, laquelle va s'ouvrir au Pavillon de Marsan. Georges Bataille publie au même moment l'admirable texte intitulé : *L'Amérique disparue*, sa première œuvre littéraire, dépeignant les sacrifices sanglants de l'ancienne religion aztèque. Archiviste paléographe, il avait eu Métraux pour camarade à l'École des Chartes, il en suit alors les travaux américanistes. Métraux me met en relation avec lui. Nous signons, Métraux et moi, le catalogue de l'exposition. A la recommandation de Métraux, son élève, le Dr Rivet m'associe, peu après, à la réorganisation du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Ma carrière dans le monde des musées et celui de la science sort de là.

1935, le vieux Musée d'ethnographie va disparaître, victime des transformations qu'entraîne l'Exposition internationale de 1937, le Musée de l'Homme lui succédera en 1938. Le *Troca*, comme nous disions alors entre nous, va mourir en beauté. Son ultime manifestation avant que retentisse le premier coup de pioche des démolisseurs, sera consacrée à la mission qu'Alfred Métraux vient de réaliser à l'île de Pâques ; cette éblouissante enquête est, en France, le fondement de la première exposition ethnologique à forme didactique.

1949, j'ai quitté depuis 1937 le Musée de l'Homme ; j'ai pour maison le Musée des Arts et Traditions Populaires. J'exerce depuis un an, hôte de l'Unesco, les fonctions de Directeur du Conseil international des musées. Une lettre que m'adresse, le 25 mai, Métraux, alors à Port-au-Prince, m'annonce qu'il a recommandé aux autorités de la République haïtienne de m'inviter à coopérer, sur le plan ethnologique et artistique, à la préparation de l'exposition internationale qui va avoir lieu dans cette ville. Le Musée du Peuple haïtien en est le fruit, ma première expérience muséologique au-delà des mers.

Alfred Métraux m'écrivait de Tucuman en 1933 :

« Il existe de profondes analogies entre nos manières de concevoir nos tâches et la *Selbsttätigkeit* dont nous cherchons à nous donner la preuve.. » Qu'on m'excuse de citer ces lignes, elles s'appliquent moins à moi qu'à mon ami regretté.

Dans la préface de son *Vaudou haïtien*, Métraux marque que son propos est de placer l'ouvrage sur le terrain de l'ethnographie la plus objective. Mais l'ouvrage lui-même, au travers de sa matière scientifique, laisse sourdre un bouleversant témoignage. Dans la préface de son *Ile de Pâques*, Métraux annonce l'explication raisonnable dont les chapitres tiendront la promesse. Mais il trace du même coup, traversé de brumes et de lueurs, un inoubliable tableau de l'île.

Métraux, ton œuvre de science restera. Alfred, tes frères de demain, comme le font tes frères d'aujourd'hui, trouveront dans ton œuvre l'écho de leurs propres déchirements, ils y percevront la poignante confiance du poète, de l'homme que tu as été.

ALLOCUTION DE M. MICHEL LEIRIS

Prononcée lors de la réunion qui se tint au Palais de l'Unesco, en hommage à Alfred Métraux, l'allocution dont le texte suit n'était qu'un signe d'amitié, qui n'indiquait en rien ce dont je suis redevable au disparu.

C'est en 1934, je crois bien, qu'Alfred Métraux et moi nous nous sommes rencontrés. Il rentrait d'un long séjour en Amérique du Sud et je venais d'accomplir mon premier voyage en Afrique noire. Pas encore diplômé, je n'étais qu'un novice en matière d'ethnographie, voire même un franc-tireur, puisque c'étaient la poésie et le désir de secouer le joug de notre culture qui m'avaient orienté vers ces études, et non le goût de la science comme telle. Ethnologue déjà reconnu, Métraux ne m'en traita pas moins de manière fraternelle. Lui qui, à l'École des Chartes, avait noué avec Georges Bataille les liens d'une amitié qui ne se distendrait pas quand l'un serait devenu un grand savant et l'autre un grand écrivain, il devait être heureux de connaître l'un des plus proches compagnons de son ancien condisciple, et non moins heureux de pouvoir parler avec un néophyte dont la formation, essentiellement « surréaliste », différait assez profondément de la sienne pour qu'il pût y trouver un complément à celle-ci. De mon côté, j'étais séduit par l'ouverture d'esprit dont témoignait ce spécialiste, par l'humeur voyageuse qui l'incitait à se dépayser intellectuellement aussi bien que matériellement, par sa curiosité intensément vivante, par son sens aigu du burlesque et par les mouvements soudains qui montraient combien était illusoire son allure plutôt puritaine de fonctionnaire correct.

Dans le cadre du métier où il était mon aîné par la qualification bien qu'un peu plus jeune par l'âge, j'ai toujours bénéficié de son soutien — proche ou lointain — et des leçons que je pouvais tirer de son expérience aux multiples facettes. D'autre part, je sais gré à cet ethnologue totalement dévoué à sa profession de n'avoir rien tenté, bien au contraire, pour m'amener à sacrifier la littérature à la science. Nul

doute que pour lui ces deux domaines étaient connexes et qu'il portait, par-delà les distinctions de disciplines, un intérêt passionné à tout ce qui peut aider les hommes à mieux connaître les choses et à mieux se connaître eux-mêmes.

C'est sur le plan d'un humanisme actif fondé sur une rigoureuse information qu'après de longues années d'affectueuse entente nous en vîmes à effectivement coopérer, et cela sous le signe de l'antiracisme, cause dont Métraux fut un opiniâtre militant. Parurent ainsi, sous l'estampille de l'Unesco, *Race et civilisation*, qu'il m'avait demandé pour la série « *La Question raciale devant la Science moderne* », puis, avec une préface de lui, *Contacts de civilisations en Martinique et en Guadeloupe*, fruit d'une mission qu'il m'avait fait confier pour examiner le problème des rapports entre blancs et gens de couleur dans ces deux Antilles que lui-même il visiterait par la suite, en un voyage de pur loisir.

Il est certain en outre que les nombreux entretiens professionnels et para-professionnels que j'ai eus avec lui, tant à Paris qu'en Haïti où nous nous trouvâmes ensemble en 1948, m'ont beaucoup aidé à voir plus clair sur ce sujet qui fut, scientifiquement et humainement, l'une de nos préoccupations communes : les cultes à base de possession, dont le Zâr éthiopien et le Vaudou haïtien nous avaient, respectivement, offert deux beaux exemples. Peu d'années avant qu'il choisisse de couper court à ses tribulations grâce à une dose mortelle de drogue, j'accueillais dans la collection « *L'Espèce humaine* » — où avait déjà paru son *Ile de Pâques* — l'ouvrage que Métraux a consacré au Vaudou. Or, ce n'est pas seulement au fait préjudiciel qu'il était l'auteur du livre que je dois ce plaisir : avec le Docteur Paul Rivet et Georges-Henri Rivière, c'est Métraux qui, avant la dernière guerre, avait fondé cette collection dont la responsabilité m'était échue, et c'est à lui essentiellement qu'il revient d'en avoir établi le premier programme et déterminé le caractère.

Tout cela, pourtant, est peu de chose au regard de ce que Métraux m'a fourni, non seulement par l'étendue et la diversité d'un savoir jamais alourdi de pédanterie, mais par son contact personnel. Qu'il me suffise de dire que son vieil ami Bataille et lui sont des quelques-uns qui m'ont appris que rien ne vaut autant que cet alliage pleinement réalisé en peu d'individus : une violente ardeur à vivre jointe à une conscience impitoyable de ce qu'il y a là de dérisoire.

M. L.

En relisant, pour essayer de mieux lui rendre hommage, les quelques livres que je possède d'Alfred Métraux, j'ai retrouvé en tête de mon exemplaire du *Vaudou haïtien* une dédicace. Cette dédicace, je l'avais oubliée — je l'avoue — mais, depuis que je l'ai relue, elle me poursuit à tel point que je m'étonne aujourd'hui de ne pas en avoir perçu immédiatement toute la résonance : « A Michel, en souvenir de nos errances, ces naïves diableries qui nous consolent. »

En 1948, faisant un court séjour en Haïti, j'y avais retrouvé mon très ancien

ami Métraux et le fait est qu'à Port-au-Prince et dans ses alentours — sans même parler du saut que nous avons fait jusqu'au repaire des flibustiers d'autrefois, l'île de la Tortue — nos errances avaient été nombreuses. Pendant plusieurs semaines, Métraux m'avait emmené dans les sanctuaires vaudou, soit pour rendre visite aux amis qu'il avait parmi les vaudouïsants, soit pour assister à des séances au cours desquelles nous étions les témoins, tout à la fois intéressés et émerveillés, de scènes de possession. Ces « naïves diableries », qui nous apparaissaient telles pour la simple raison que nous n'y croyions pas, n'en étaient pas moins des spectacles passionnants pour nous. Non seulement c'était une riche matière d'enquête, mais il était émouvant de voir ainsi des gens qui pendant quelques heures oubliaient leur condition généralement misérable en incarnant les dieux qu'ils révéraient. Pour les Occidentaux plus ou moins noués que nous restions, c'était aussi une vue réconfortante que celle de ces cérémonies admirablement ordonnancées mais où l'ivresse mythologique de la transe se taille la part du lion.

Ce qui me frappe maintenant dans les quelques lignes qu'Alfred Métraux avait écrites pour moi sur un exemplaire du grand livre qu'est *Le Vaudou haïtien*, c'est leur extrême mélancolie.

« Nos errances. » C'est ainsi qu'il assimilait à une sorte de vagabondage des va-et-vient que justifiaient, en somme, les exigences de notre profession. Cela, comme si le thème de l'errance ou de l'impossibilité de tranquillement se fixer avait été pour lui un thème majeur, le thème répondant à ce besoin d'être ailleurs qui, par-delà sa curiosité de savant, le poussa à effectuer tant de voyages et à choisir pour champs de ses observations tant de terrains différents : Amérique du Sud, Polynésie, Antilles, Afrique.

« Ces naïves diableries. » Il est certain que dans ces mots il s'exprime un regret, quelque chose comme une nostalgie de ce que Baudelaire a nommé *le vert paradis des amours enfantines*. Si, en face des cultes à base de possession, le rationalisme interdit toute autre attitude que celle de l'incrédule, n'est-ce pas dommage et ne vaudrait-il pas mieux, plus naïfs, entrer de plain-pied dans ces merveilles cousues de fil blanc ?

Des diableries « qui nous consolent ». A défaut d'un système grâce auquel nous pourrions vivre une mythologie, n'est-il pas tant soit peu consolant de savoir que sous d'autres climats il y a des hommes assez accueillants — comme sont ordinairement les vaudouïstes haïtiens — pour admettre que nous prenions part à leurs rites, — ces rites dont la beauté et les sortes de numéros graves ou bouffons dont ils sont l'occasion nous dédommagent (sur un plan qui pour nous, il est vrai, n'est que celui du jeu) de ce que notre vie quotidienne a trop souvent d'étouffant ?

Un errant, un homme qui sait de quoi il retourne mais n'en est pas plus fier, quelqu'un au plus profond de qui gît un chagrin dont il faudrait le consoler, tel apparaît celui qui — en une dizaine de mots et très probablement sans y songer — a pu si extraordinairement se confesser.

Revenant à ce que j'ai ressenti en relisant Alfred Métraux, je constate que ce qui fait, outre leur haute valeur documentaire, le prix de ses écrits, c'est la relation *affective* qu'on perçoit toujours entre lui-même et ce qu'il étudie : les lieux aussi bien que les hommes, jamais confinés dans le simple rôle d'objets d'observation ; le passé aussi bien que le présent, quand Métraux s'attache aux légendes ou aux tragiques actions dont certaines terres sont auréolées puis les suit jusque dans leurs fâcheuses conditions d'aujourd'hui.

Dans les plus connus de ses ouvrages, l'objet d'étude est envisagé dans une perspective des plus larges qui embrasse à la fois toute la diversité de l'objet même, l'histoire avec un grand H ainsi que l'historiographie, sans compter sa propre histoire et son propre jugement à lui, Alfred Métraux, qu'il ne dédaigne pas de faire intervenir comme si — par intuition avant même de le savoir par culture — il avait toujours été persuadé qu'il n'est aucune observation qui ne soit un rapport entre quelqu'un qui regarde et quelque chose de regardé.

Le Pérou est pour lui inséparable du mythe de l'El Dorado et de toutes les scènes cruelles qui s'y sont déroulées tant à l'époque où régnaient les Incas qu'à celle des conquistadores ; mais ces prestiges du passé exercent sur lui une fascination suffisante pour qu'il ne se résigne pas à tirer le trait, et c'est par l'évocation d'une renaissance possible de la puissance inca qu'il conclut le livre qu'il a consacré au vieil empire andin.

L'île de Pâques est cette île dont Métraux a entendu parler quand il avait douze ans, cette île où les voyageurs qui l'ont visitée avant lui ont eu leurs aventures ou leurs mésaventures, cette île où lui-même a rencontré un certain nombre de personnes, originaires ou autres, qui ont été pour lui — ainsi qu'il se devait — des instruments d'information mais autre chose aussi que ces instruments : des êtres vivants qu'il nous montre comme tels, en nous donnant l'illusion que nous les avons connus nous-mêmes.

Il en va de même quand il parle des adeptes du vaudou haïtien qui ont été ses informateurs et de leurs lieux de réunion, décrits comme des endroits où il a eu ses habitudes et où, somme toute, il se sentait chez lui.

Une anecdote personnelle — que je prendrai la liberté de raconter — me paraît montrer clairement le souci qu'avait Alfred Métraux de dépasser la pure description scientifique pour atteindre à quelque chose de sensible et de vivant. Alors que nous étions ensemble à Port-au-Prince, passant le plus clair de notre temps à assister à des séances vaudou, dans des quartiers populaires d'où nous revenions généralement à pied, assez tard dans la nuit, Métraux me demanda une fois — comme quelqu'un qui est en quête d'un secret et qui compte sur son interlocuteur pour le lui révéler — comment il y aurait moyen de rendre compte exactement de ce qu'étaient ces rues que si souvent nous parcourions et de l'aspect de leurs maisons. Je crois l'avoir un peu déçu en lui répondant que j'étais, à ce sujet, aussi embarrassé que lui et que je ne voyais pas, moi non plus, à l'aide de

quelle formule on pourrait rendre véritablement perceptibles et présentes ces rues et ces maisons pour ceux qui ne les auraient jamais vues. Un tel souci de la part de Métraux n'était pas seulement un souci de spécialiste avide de précision, mais un souci d'ordre proprement *poétique* : ne pas se contenter de décrire les choses mais, les ayant saisies dans toute leur réalité singulière, les faire vivre sous les yeux de celui qui vous lit.

J'admire donc chez Alfred Métraux qu'il ait été, en même temps qu'un observateur scrupuleux et qu'un homme dont la vaste culture ne laissait pas d'avoir ses recoins pittoresques, ainsi qu'un ethnologue conscient de tous les devoirs humains impliqués par sa science, ce que j'appelle un poète. J'entends par là, non point tellement quelqu'un qui écrit des poèmes, mais quelqu'un qui voudrait parvenir à une absolue saisie de ce en quoi il vit et à rompre son isolement par la communication de cette saisie. Peut-être Alfred Métraux a-t-il atteint, paradoxalement, une plénitude de ce genre quand il s'est endormi, tout seul, dans un lieu retiré de la vallée de Chevreuse.

ALLOCUTION DE M. CLAUDE TARDITS

La vie professionnelle d'Alfred Métraux s'étend sur quarante ans : de ces quarante années, une dizaine à peine ont été consacrées à l'enseignement ; encore celui-ci a-t-il été donné dans des universités fort dispersées : Tucuman, Berkeley, Yale, Mexico, Santiago du Chili et finalement Paris. Ceci est peu si l'on songe à la plupart de ses collègues qui ont consacré la moitié ou même les deux tiers de leur carrière à l'enseignement.

Métraux était sensible à cette situation et il évoquait souvent l'exemple de Frantz Boas qui enseigna pendant plus de quarante ans à Columbia et forma une des générations d'hommes de science les plus féconds que l'anthropologie ait connues. Sa position à l'Unesco lui permit certes d'encourager les jeunes chercheurs et d'envoyer nombre de ceux-ci faire leur première expérience de recherche sur le terrain. Il restait néanmoins habité d'un véritable besoin d'enseigner, qui n'était qu'une façon de vouloir donner.

Deux caractères donnaient à son enseignement son aspect particulier : d'abord une information fondée à la fois sur une connaissance directe des sociétés et des hommes et sur une immense érudition ; sa familiarité avec le monde indien, ses multiples voyages, faisaient de lui le plus précieux des guides ; il avait toujours un livre à indiquer, une anecdote à raconter, un ami auquel vous recommander.

Puis venait le style des rapports qu'il s'efforçait d'établir avec les étudiants. Métraux faisait à peine un cours, il racontait. L'enseignement était à la limite de la causerie, parfois même de l'entretien. Tout dogmatisme était écarté de ses propos, et ce qui, dans les rapports avec ses élèves, était de nature à souligner l'aspect hiérarchique des relations, lui était désagréable. Lorsque, par exemple, il lui arrivait de se retrouver avec deux ou trois étudiants seulement, Métraux choisissait de les entraîner dans quelque lieu extérieur à l'Université, considérant qu'une table et quelques verres autour desquels s'évanouissait l'opposition entre maître et étudiants, s'accordaient mieux avec l'idée qu'il se faisait d'un cadre pour son enseignement.

Jouait dans tout cela, vraisemblablement, le souvenir vivace des universités américaines. Il évoquait le côté amical des relations qui s'y créaient, les facilités de travail dont bénéficiaient les étudiants, la liberté constamment reconnue à ceux-ci d'interroger ceux qui les formaient. Il me semble que cette attitude signifiait bien davantage : l'attachement de Métraux à l'enseignement d'une ethnologie concrète, le souci de voir des générations d'ethnologues continuer et prolonger un effort de recherche sur le terrain et d'observation directe qu'il considérait comme nécessaire et fondamental pour l'avenir de sa science.

Métraux enseignait non seulement ce qu'il savait, mais il tentait, grâce à ce type de relations, de transmettre le goût d'un métier, d'un mode de vie, d'un rôle scientifique particulier : celui d'observateur, celui de témoin.

Deux propos lui venaient lorsqu'il parlait de son œuvre : « *Je ne suis qu'un chroniqueur* », et encore : « *Je voudrais avoir écrit un livre tel que les générations à venir aient à sa lecture le sentiment de voir vivre ceux qui y sont décrits.* » Aussi, parler de l'influence de l'enseignement de Métraux sur une génération postérieure à la sienne, est-ce, je pense, parler surtout de l'homme de terrain, du témoin.

Il est frappant que, dans son premier article, le seul qui soit consacré à la méthode dans la recherche, publié en 1925 — Métraux a vingt-trois ans et il est étudiant à l'École des Langues orientales —, il ait formulé le précepte suivant : « *La liberté du chercheur doit être entière, aucune directive préconçue, aucun système, aucun questionnaire même ne doit l'entraver* »¹. Ce qu'il faut retenir de cette profession de foi méthodologique, c'est l'importance que Métraux attribuait à la liberté des rapports, ceci avant même que la psychologie n'en ait systématiquement mis en évidence l'importance.

Quelques années plus tard, en 1936, Métraux, qui possède alors une très large expérience de la recherche, écrit dans l'introduction aux *Textes indiens* : « *Les*

1. « De la méthode dans les recherches ethnographiques », *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, IV, 1925.

Toba ont mauvaise renommée ; dans la région, on les considère comme à peine humains et on encourage leur destruction. J'ai beaucoup vécu parmi les Toba que j'aime particulièrement : ils m'ont révélé l'infinie diversité de caractères et de talents au sein d'un petit groupe primitif et ils m'ont libéré des préjugés qui me faisaient croire à la force implacable de la pensée collective chez les sauvages. J'ai trouvé chez eux des croyants, des railleurs, des violents et des faibles comme dans n'importe quelle communauté civilisée »¹.

Métraux ne saurait mieux faire comprendre qu'il refuse un rapport où les membres du groupe avec lequel il travaille puissent se sentir des « informateurs-objets ». Y a-t-il réussi ?

Quand on examine, ne serait-ce que quelques fragments des centaines de pages que Métraux a écrites sur les Indiens, le sentiment se forme que la sobriété des notations, la retenue du ton sont le fait d'un homme qui, s'efforçant d'écarter de l'observation toute intrusion de la subjectivité, s'est fait lui-même objet. Ce que l'œuvre de Métraux me suggère, c'est l'établissement d'une relation inverse de celle qui, croit-on, unit habituellement l'observateur et l'observé dans les sciences humaines : c'est moins la société étudiée qui est constituée en objet que l'ethnographe lui-même qui se fait objet en devenant le porte-parole du groupe dont les membres, éventuellement, se décrivent, s'expriment et s'explicitent à travers lui.

La fidélité de Métraux à ce rôle, on peut sans doute la percevoir à travers toute l'œuvre : il suffit pour cela de rapprocher les textes consacrés aux Indiens d'Amérique, où l'observation reste tout extérieure et reflète la réticence craintive de ces peuples, de ceux où il a décrit Haïti. S'il y a tant de vie, tant d'humour dans *Le Vaudou haïtien*, c'est que ces qualités étaient celles mêmes des habitants de l'île.

La sécheresse relative de la littérature consacrée aux Indiens ne dénote chez Métraux aucune inaptitude à sympathiser avec eux. Je raconterai une brève histoire à ce sujet, histoire que je ne tiens d'ailleurs pas de lui. Lorsqu'il vivait dans le Chaco, Métraux fut averti que les troupes allaient venir occuper les villages des Indiens qu'il connaissait. L'occupation devait se faire le lendemain. Il franchit de nuit la rivière, en ayant soin de garder ses habits, ses chaussettes et de mettre des gants pour éviter d'être la proie des piranhas qui l'infestaient, parvint au village et donna l'alarme. Cette alerte permit aux Indiens de s'enfuir et d'échapper à une destruction au moins partielle.

Sur la condition générale des Indiens, Métraux a laissé des textes où en sont notés les caractères les plus dramatiques. Il n'a toutefois jamais donné à son œuvre un tour polémique : pour lui, la science avait une fonction, elle devait contribuer

1. « Histoire du monde et de l'homme. Textes indiens présentés par A. Métraux », *La Nouvelle Revue Française*, n° 276, 1937.

à la prise de conscience. C'est ainsi qu'il a recommandé la poursuite d'enquêtes ethnologiques sur les plateaux andins lorsqu'il vit à quel point, avant la guerre, les jeunes mouvements politiques des États du Pacifique ignoraient la condition indienne, et quelle image toute romantique ils s'en faisaient.

La difficulté de l'ethnologue n'est toutefois pas d'épouser la cause du peuple avec lequel vivent les chercheurs. Elle tient bien plus à la nature du travail qui est d'abord de pénétrer la vie d'une société, ensuite de tenter de la rendre intelligible, c'est-à-dire de lui donner un certain accès à l'universalité. Pour y parvenir, il faut vivre pendant des semaines dans une solitude que rend plus troublante encore l'accumulation des pièces d'un puzzle apparemment impossible à jamais recomposer et noter des observations de ce genre : « *Lorsque je m'enquis auprès de l'officiant attitré de la 'saya tuanta' de la nature et des attributs des êtres divins, matérialisés par ces cônes de terre, il me répondit que c'étaient des esprits qui parcouraient la puna sous l'apparence d'hommes blancs vêtus d'une tunique de même couleur et coiffés de grands chapeaux. Si on leur adresse la parole, ils disparaissent* »¹. Au bout de quelques mois, parfois quelques années de ce traitement, prisonnier de l'obligation de tout noter car, *a priori*, rien n'est gratuit, l'ethnologue est censé enrichir la connaissance des sociétés d'une unité de plus.

Cette situation, Métraux l'a connue de façon répétée ; il l'a connue jusqu'à satiété, vivant parfois dans l'impossibilité de communiquer, sans ressources matérielles, lorsque, par exemple, en mission dans le Brésil central, il ne trouvait plus qu'un recours : celui de s'interroger sur les raisons de sa présence en cet endroit et de chercher au long de sa propre histoire le fil de sa route. L'ethnologue est soumis à une double obligation : celle d'observer les autres et celle de tenir aussi scrupuleusement que possible le journal de l'observateur. Et, lorsque les autres se dérobent, seul le face à face avec soi-même subsiste. Métraux accepta la règle du genre : carnets de voyage, correspondance attestent qu'il n'a jamais cessé de s'observer en train d'observer. L'ensemble de son œuvre écrite s'étend donc entre les deux pôles de l'ethnologie : la société la plus étrangère et le moi le plus intime.

Mais en respectant la règle, Métraux situe la connaissance là où elle s'élabore : au sein d'une relation. Jamais il ne laisse croire à l'existence d'une science qui se constituerait en dehors des préoccupations, des préjugés et des valeurs de l'ethnologue. Les moyens sont au contraire offerts qui peuvent permettre de les dégager. Le témoignage ethnographique trouve ici sa marque distinctive qui est de mettre en lumière tous les éléments constitutifs de sa signification.

Métraux enseignait comme il était convaincu que l'on devait chercher : avec la chaleur, l'aisance, la liberté qui, pour lui, devaient être liées à une science de

1. « L'organisation sociale et les survivances religieuses des Indiens Uru-Cipaya de Caran-gas (Bolivie) », *Universidad Nacional de la Plata, XXV^o Congreso Internacional de Americanistas, Separata de las Actas*, Vol. I, 1932.

l'homme. On pourrait presque dire que Métraux, après avoir été l'étudiant de ses Indiens, ne voulait être que l'Indien de ses étudiants.

Ce n'est là qu'une formule mais je souhaite qu'elle traduise le grand mélange de générosité et de modestie qui caractérisait Métraux. En douze ans de rapports amicaux, je n'ai pas le souvenir d'un seul récit le concernant où Métraux se soit donné une position avantageuse. Cette humilité était la marque de son ouverture à autrui : en transformant ses aventures en mésaventures, Métraux les situait au niveau de chacun.